

PROLOGUE

Les inconvénients des voyages ont été suffisamment étudiés pour que je ne m'attarde pas sur ce sujet. Démuni face aux animaux sauvages, aux intempéries et aux maladies, le corps humain n'est à l'évidence nullement fait pour quitter son habitat traditionnel et moins encore pour se déplacer dans des terres éloignées de celles où Dieu l'a fait vivre.

À ces éléments naturels sur lesquels l'être humain n'a que peu de prise, il convient d'ajouter les désagréments qu'il occasionne par sa propre violence. Contrairement à ce dont rêvaient certains utopistes, ce monde n'est nullement plus sûr qu'auparavant et j'ai du mal à comprendre, ayant la chance de vivre dans un endroit relativement protégé, les raisons qui pourraient me conduire à le quitter pour prendre le risque de recevoir un mauvais coup dans des terres hostiles.

Mais les dangers des voyages ne s'arrêtent pas là. À trop se fixer sur leurs inconvénients physiques, on perd de vue les perturbations psychologiques qu'ils peuvent susciter. Après les travaux de Freud et d'autres psychiatres qui ont étudié les différents syndromes du voyageur, nous savons aujourd'hui que partir loin de chez soi est non seulement susceptible de provoquer des troubles psychiques, mais peut même conduire à devenir fou¹.

1. Sur les différentes formes du syndrome du voyageur, voir en particulier Graziella Magherini, *Le Syndrome de Stendhal*, Chiron, 1990, et Régis Airault, *Fous de l'Inde : Délires d'Occidentaux et sentiment océanique*, Payot, 2002.

Tous ces inconvénients ne suffiraient cependant pas à me retenir à mon domicile si ne venait s'y ajouter un élément supplémentaire, qui est pour moi décisif et se trouve à l'origine de ce livre. Rien ne dit, en réalité, que voyager soit le meilleur moyen de découvrir une ville ou un pays que l'on ne connaît pas. Tout porte à penser au contraire – et l'expérience de nombreux écrivains est là pour conforter ce sentiment – que le meilleur moyen de parler d'un lieu est de rester chez soi.

*

Il importe ici d'apporter immédiatement une précision majeure et de lever toute ambiguïté. Si ce livre s'inscrit dans la succession de tous ceux qui dénoncent les méfaits des voyages, il ne le fait nullement au nom du sentiment, partagé par de nombreux auteurs, que, tous les lieux s'équivalent, il est inutile de prendre la peine de partir à leur découverte.

Cette thèse a été rendue populaire par un célèbre poème de Baudelaire, « Le voyage » – où figure le vers fameux « Amer savoir, celui qu'on tire du voyage ! » –, dans lequel le poète développe la thèse selon laquelle la rencontre des pays étrangers ne produit que l'ennui et laisse le voyageur, au terme de son périple, confronté au vide angoissant de sa propre personne.

Ma conviction est tout à fait différente. Contrairement à Baudelaire, dont les propos sont empreints d'une forme d'eurocentrisme et ne témoignent pas en tout cas d'une grande curiosité intellectuelle, tous les pays et toutes les cultures que j'ai eu l'occasion de rencontrer m'ont personnellement beaucoup enrichi et je n'ai jamais regretté d'avoir fait l'effort de m'y intéresser.

La question n'est donc nullement de savoir ce qu'apporte la connaissance de lieux étrangers, dont la fréquentation ne peut qu'être bénéfique à toute personne ayant l'esprit ouvert. Elle est de savoir si cette fréquentation doit se faire directement ou s'il n'est pas plus sage de la pratiquer sous d'autres formes que celle du déplacement physique.

*

Ce livre est donc consacré à une figure d'essayiste que j'appellerai celle du *voyageur casanier*. À la différence de Baudelaire, celui-ci ne considère nullement que toutes les cultures ramènent à soi. Mais à la fois peu soucieux de prendre des risques et désireux de garder une juste distance avec son objet de recherche, il sait dissocier déplacement physique et déplacement psychique, et prend soin de limiter le plus possible ses mouvements.

Se trouveront donc concernés ici au premier chef des écrivains autobiographes qui ont décrit avec minutie des lieux où ils ne sont jamais allés, ce qui ne les a nullement empêchés d'être intarissables à leur propos et de nous les rendre, grâce à la force de leur écriture, souvent plus présents que n'ont su le faire ceux qui avaient jugé indispensable de s'y déplacer.

Mais les écrivains ne sont pas les seuls concernés par ce livre. Toute une série d'essayistes, de métier ou de passage – anthropologues, journalistes, sportifs –, sont conduits, à certains moments de leur existence, à décrire des lieux dans lesquels, pour différentes raisons comme la crainte du danger ou le sentiment qu'un voyage ne leur apportera rien, ils ne se sont jamais rendus.

Au-delà de ces cas spécifiques, il existe, on le verra, plus fréquentes qu'on ne le croit, toute une série de situations de la vie courante, depuis l'adultère jusqu'au vol et au meurtre, où la pratique du mensonge sur le lieu où l'on s'est trouvé à tel moment donné de son existence peut se révéler d'une grande utilité, voire indispensable à sa sécurité ou à sa survie.

*

S'il engage donc une réflexion sur le voyage casanier et les moyens de se comporter en société quand la nécessité impose de parler de lieux où l'on n'est pas allé, ce livre, au-delà des conseils pratiques qu'il entend donner, a également l'ambition de réfléchir sur la relation que la littérature entretient avec le monde qu'elle dépeint, et en particulier avec les lieux qu'elle accueille.

Le fait que des écrivains, et, au-delà, de nombreux essayistes placés dans des situations où ils sont conduits à forger des fictions, parviennent à rendre réels des lieux qu'ils ne connaissent

pas et à leur conférer une forme plausible d'existence pose en effet la question de savoir de quelle nature est l'espace dont traite la littérature et comment celui-ci parvient à trouver place dans le langage.

Pour réfléchir sur cette relation particulière de la littérature à l'espace, l'acte de la description, auquel recourent fréquemment les écrivains dans leur pratique quotidienne, se trouvera au centre de ce travail, puisqu'il offre un lieu d'observation privilégié pour étudier les singularités de l'espace fictionnel que la littérature invente et les différences notables qu'il présente avec celui du monde réel.

Au-delà de cette question de l'espace littéraire, c'est donc le problème de la vérité en littérature qui se trouve ainsi posé par le biais de ces fictions discursives. Parallèlement à la vérité scientifique sur les lieux dont la géographie est porteuse, il existe une autre forme de vérité sur le monde que ces voyageurs casaniers mettent en évidence, qui n'implique pas le déplacement physique, et dont ce livre voudrait s'attacher à dégager les conditions d'exercice.

*

De ces considérations générales se dégage un plan logique. Je commencerai dans une première partie par rappeler les différents types de non-voyage auxquels ont eu recours toute une série d'écrivains et de penseurs peu soucieux, pour rencontrer les cultures étrangères qu'ils désiraient connaître et décrire, de s'éloigner de leurs bases.

Dans une seconde partie, je me propose d'évoquer un certain nombre de situations concrètes dans lesquelles nous pouvons nous trouver contraints de parler de lieux où nous ne sommes jamais allés. Ces situations sont en fait beaucoup plus nombreuses qu'on ne le pense, d'où l'intérêt de les examiner avec soin et de les étudier dans leur singularité, attentifs à leur complexité individuelle et à la diversité des solutions qu'elles appellent.

J'en viendrai dans une troisième partie, en me fondant sur mon expérience personnelle, mais surtout sur celle de nombreux autres voyageurs casaniers, à donner quelques conseils pratiques à ceux qui, désireux de rencontrer des cultures

étrangères, ont compris que ce n'est pas en courant le monde à leurs risques et périls qu'ils ont le plus de chance de s'enrichir intellectuellement.

*

Ce livre s'inscrit dans la suite logique de l'essai intitulé *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*² Dans l'un et l'autre cas, il s'agit de partir de situations de la vie concrète pour montrer que notre ignorance partielle ou complète d'un sujet n'est pas nécessairement un handicap pour en discuter avec pertinence, et peut même être utilisée dans le dessein d'une meilleure connaissance du monde.

Comme dans l'ouvrage précédent et par souci d'honnêteté intellectuelle, j'indiquerai en note, pour chaque lieu important cité par un auteur ou par moi-même, quel en est mon degré de connaissance, c'est-à-dire, la plupart du temps, d'ignorance. Et, persuadé qu'il n'est nullement nécessaire de se déplacer physiquement pour se faire une idée juste du monde, je ne manquerai pas à chaque fois d'indiquer mon sentiment personnel à son sujet.

Ainsi procédait Emmanuel Kant, qui ne quitta jamais sa ville natale de Königsberg, où il suivait chaque jour le même itinéraire pour sa promenade sans en dévier d'un pouce et sans s'aventurer dans des pays étrangers, qu'il ne se privait pour autant, ni de décrire, ni de commenter³. C'est à ce symbole par excellence du voyageur casanier qu'est tout naturellement dédié ce livre.

2. Minuit, 2007.

3. « Que Kant ait pris très au sérieux l'élargissement de sa propre mentalité est attesté par le fait qu'il a introduit et professé à l'université un cours de géographie physique. Il était aussi un lecteur passionné de toutes sortes de récits de voyages et – lui qui n'a jamais quitté Königsberg – aurait trouvé son chemin aussi bien à Londres qu'en Italie ; il disait qu'il n'avait pas le temps de voyager parce que, précisément, il avait le désir d'en savoir autant sur un grand nombre de pays » (Hannah Arendt, *Juger. Sur la philosophie politique de Kant*, Seuil, coll. « Points », 2003, p. 73. La citation est commentée par Peter Szendy, in *Kant et les extraterrestres. Philosofictions cosmopolitiques*, Minuit, 2010, p. 80).